VIVRE LA FRATERNITÉ
AU CŒUR DU MONDE

© L'Harmattan, 2012
5-7, rue de l'École-polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-99184-2
EAN : 9782296991842

Maurice MAURIN

VIVRE LA FRATERNITÉ
AU CŒUR DU MONDE

Préface d'Hervé Janson

L'Harmattan

Histoire de Vie et Formation

Collection dirigée par Gaston Pineau

*avec la collaboration de Pierre Dominicé (Un. de Genève),
Martine Lani-Bayle (Un. de Nantes), José Gonzalez Monteagudo (Un. De Séville),
Catherine Schmutz-Brun (Un. De Fribourg), André Vidricaire (Un. du Québec à
Montréal), Guy de Villers (Un. de Louvain-la-Neuve).*

Cette collection vise à construire une nouvelle anthropologie de la formation, en s'ouvrant aux productions qui cherchent à articuler "histoire de vie" et "formation". Elle comporte deux volets correspondant aux deux versants, diurne et nocturne, du trajet anthropologique.

Le volet **Formation** s'ouvre aux chercheurs sur la formation s'inspirant des nouvelles anthropologies **pour comprendre** l'inédit des histoires de vie. Le volet **Histoire de vie**, plus narratif, reflète l'expression directe des acteurs sociaux aux prises avec la vie courante à mettre en forme et en sens.

Dernières parutions

Volet : *Histoire de vie*

DEWERDT-OGIL Jacqueline, *Pas tout facile la vie*, 2012.

PETIT C., BOSSHARDT M., *Itinéraire d'une bibliothécaire*, 2012.

Christine FENAUX, *Sage-femme : du corps au cœur*, 2011.

LAURE A., *L'esprit de combat. Lutte contre l'hépatite C*, 2011.

M. CAMEY, *Chirurgien de l'impossible. 54 ans à l'Association française d'urologie*, 2011.

Jean FERREUX, *Prise de ris[que]. Pamphlet autobiographique*, 2011.

Julie DOLLÉ, *Vaincue, parfois... Résignée, jamais !*, 2011.

Jacques SERIZEL, Armelle ROUDAIRE, *André de Peretti : rencontres et compagnonnages franco-marocains. Entretien avec Gaston Pineau*, 2011.

Yves NIGER, *La roue du hamster*, 2010.

Si ce livre est publié en France, c'est grâce aux encouragements de Marie-Claire Bergerat, aux conseils et à l'appui de Gaston Pineau, à la compétence et à la persévérance de Marie-Thérèse Coudrat.

Je leur dis toute ma reconnaissance et mes remerciements.

SOMMAIRE

PRÉFACE	9
INTRODUCTION	11
I – LA DÉCOUVERTE DE SOI ET DE SA DESTINÉE ..	13
Le jour se lève	13
<i>La Conférence de Saint-Vincent de Paul .....</i>	<i>15</i>
<i>Sur la route de Chartres .....</i>	<i>17</i>
Ça commence mal	21
<i>Les anges et Notre-Dame de Bon Secours .....</i>	<i>24</i>
<i>La déchirure .....</i>	<i>26</i>
<i>La guerre et ses conséquences .....</i>	<i>28</i>
Une jeunesse perturbée.....	32
<i>Chez mon grand-père .....</i>	<i>32</i>
<i>Travailleur agricole .....</i>	<i>35</i>
<i>La vie parisienne .....</i>	<i>37</i>
Aujourd’hui si tu entends sa voix	43
<i>Le dialogue des carmélites .....</i>	<i>43</i>
<i>Notre-Dame des Neiges.....</i>	<i>47</i>
<i>Chez les trappistes.....</i>	<i>51</i>
II – À LA SUITE DE CHARLES DE FOUCAULD.....	55
Chez les petits frères de Jésus	55
<i>Le dilemme et le parfum de rose .....</i>	<i>59</i>
<i>L’île Saint-Gildas – Le Postulat.....</i>	<i>62</i>
<i>Les frères André L. et Pierre-Marie L.....</i>	<i>66</i>
<i>Dans le rôle du disponible .....</i>	<i>70</i>
El Abiodh Sidi Cheikh – Le Noviciat.....	72
<i>Milad Aïssa.....</i>	<i>76</i>
<i>Frère René Voillaume et petite sœur Magdeleine ...</i>	<i>80</i>
<i>Beni Abbès.....</i>	<i>84</i>
<i>À cause de Jésus et de l’Évangile.....</i>	<i>90</i>

De la Provence à Rome et à Paris.....	93
<i>Henry de Jésus – Le Pèlerin vagabond .....</i>	94
<i>Pèlerinage à Assise et à Rome .....</i>	99
<i>À cause d'une cravate .....</i>	102
<i>Le Grand Do .....</i>	105
En Algérie, au Maroc et au Proche-Orient.....	112
<i>La guerre d'indépendance d'Algérie (1954-1962) ..</i>	112
<i>Casablanca.....</i>	115
<i>En blouse blanche .....</i>	119
<i>La beauté des amitiés .....</i>	127
<i>Les Musulmans et l'Islam.....</i>	134
<i>Afif au Liban.....</i>	137
<i>Boutros (Pierre E.) et François G. en Haute-Égypte ..</i>	141
III – LE TEMPS DE LA MATURITÉ	149
Le temps des études	149
<i>Rencontre avec la philosophie .....</i>	150
<i>La théologie à l'École de Saint-Thomas d'Aquin ...</i>	152
<i>En Espagne avec les novices .....</i>	155
<i>Frère André et Jacques Maritain .....</i>	160
<i>Les vœux perpétuels .....</i>	172
<i>Retour au Maroc ? .....</i>	179
Le temps des responsabilités.....	187
<i>Au Hoggar .....</i>	191
<i>Le chapitre général .....</i>	205
<i>En Afrique Centrale .....</i>	208
<i>Sur fond de difficultés et de défis .....</i>	226
<i>Retour en Afrique Centrale .....</i>	231
<i>Heinz .....</i>	237
L'appel venu de l'Est.....	240
<i>Budapest .....</i>	240
<i>Jacques Maritain et Heinz.....</i>	245
<i>Premiers contacts avec la Pologne .....</i>	251
<i>L'année de désert .....</i>	255
<i>Le temps des épreuves et de l'espérance.....</i>	261
POSTFACE.....	273

PRÉFACE

Comme moi, le lecteur de ce livre de Maurice Maurin sera probablement ému par ce partage simple, profond et touchant des moments les plus importants de sa vie. Sa jeunesse perturbée débouchant sur un mal de vivre existentiel, la reconnaissance dans ce vide d'une Présence au plus intime de lui-même qui l'habitait et l'aimait tel qu'il était, puis la découverte des petits frères de Jésus et son entrée dans cette famille religieuse, fondée une vingtaine d'années plus tôt par René Voillaume et ses compagnons en s'inspirant profondément de l'esprit de Charles de Foucauld. Tout cela est raconté d'une manière fraîche et vivante qui nous entraîne avec lui sur ce chemin de confiance dans le Seigneur dont il a voulu être le petit frère.

Le service des frères, qui lui a été confié, l'a conduit à vivre des moments d'histoire peu banals, en France, en Algérie, au Maroc, en Afrique Centrale, en Israël, puis en Europe de l'Est et tout spécialement en Pologne où il est maintenant depuis plus de vingt ans. Il n'a jamais vécu seul et a pu ainsi partager la vie de beaucoup de nos frères, dont il cite souvent des extraits de leurs lettres en racontant leurs insertions au milieu des peuples où ils ont été envoyés. Cela donne parfois des « fioretti » qui nous touchent un peu comme au temps de saint François ! Et c'est vrai que ces « petites fleurs » n'ont pas manqué alors que les premiers frères, pleins d'enthousiasme, de foi et d'amour, s'éparpillaient dans le monde pour y vivre la fraternité au milieu des petits, désirant aimer avec le regard même de Jésus de Nazareth pour « Vivre la contemplation sur les chemins », dans l'esprit des Béatitudes.

Il faut cependant reconnaître que la lecture de ce livre ne peut donner au lecteur qu'une vue partielle de ce que vivent les petits frères de Jésus, tant le parcours de Maurice est assez spécial par les services nombreux que la Fraternité lui a demandés. C'est un grand chant d'action de grâce qu'il peut entonner en partageant ses souvenirs, découvrant comment le Seigneur, avec beaucoup d'humour, nous attire par nos petites passions et l'a invité à danser avec Lui en unifiant sa vie.

Chaque frère, au soir de son existence, peut ainsi joindre sa voix à celle de Marie pour chanter les miséricordes du Seigneur à son égard et sur tous ceux et celles dont il a partagé la vie au sein de sa petite fraternité. Cependant, bien rares seront ceux qui se verraient écrire un livre tant ils auront conscience que leurs simples vies, insérées dans le coude à coude quotidien avec les petits, engagées par amour dans cette humble vie nazaréenne que le Fils de Dieu a voulu vivre pour nous révéler son Visage et son Amour, ne leur donneraient pas matière à intéresser nombre de lecteurs. Et pourtant, ils en auraient des choses à partager qui les ont émerveillés chez ceux et celles qui les ont accueillis comme leurs frères, au quartier, au travail, au marché, dans la vie de tous les jours. Mais c'est souvent dans le secret des cœurs et du Père. D'ailleurs, nos amis racontent bien mieux que nous le fond de notre vie, et il vaut mieux leur laisser la parole comme le fait Maurice à la fin de son livre.

Voilà ce à quoi l'amour de Dieu nous appelle dans la durée de la vie où se tissent peu à peu des liens qui nous engagent à aller plus loin avec nos amis, comme des passeurs de vie et d'espérance, des frères vibrants de Dieu qui s'est fait homme, vibrants d'humanité qui aspire à plus de fraternité, comme la petite lumière fragile d'une chandelle qui ne peut donner le meilleur d'elle-même qu'en brûlant d'amour jusqu'au bout de la mèche. C'est bien la « Bonne Nouvelle » pour chacun que Dieu aime amoureusement et qui ne peut vraiment être accueillie comme « Bonne », pour la majorité des gens, qu'en la vivant personnellement avec des frères et des sœurs, au cœur de ce monde où Dieu demeure, même si c'est dans la nuit : « Vraiment, Dieu est ici et je ne le savais pas ! » (Gn 28,16).

Hervé Janson
prieur des petits frères de Jésus

INTRODUCTION

Quelle idée de livrer ainsi bien des temps forts de ma vie, avec parfois ses difficultés, ses aspects sombres ou intimes ! N'est-ce pas s'exposer et manquer de discrétion ? L'idée m'en est venue à la demande de certains de mes frères de Pologne, petits frères de Jésus, qui me disaient : « *Tu devrais écrire au sujet de quelques frères que tu as bien connus et qui ont marqué la Fraternité, nous, nous en avons seulement entendu parler* ». Et aussi : « *Dans des articles, tu as évoqué des aspects importants de ta vie, pourquoi n'écrirais-tu pas tout, depuis le début ?* ». De leur côté, des amis se sont joints à cette demande. J'ai donc commencé à écrire, sans grande conviction, et ma vie s'est comme déroulée à nouveau devant moi. Ainsi qu'il m'a été demandé, j'ai présenté quelques frères, à mesure que je les rencontrais en écrivant, des frères que j'ai bien connus, admirés et aimés, et qui ont marqué leur entourage et la Fraternité. Le difficile était de devoir se limiter.

Je livre aussi cela à mes nombreux amis de Pologne, où je vis maintenant, de France et d'ailleurs, mais aussi à tant d'amis qui m'ont partagé leurs questions, souffrances et blessures parfois, afin de raviver ensemble notre espérance. Ces personnes ont été souvent présentes à ma pensée lorsque j'écrivais et cela m'a aidé à oser écrire ce qui suit. Nous sommes des enfants bien-aimés de Dieu et, à travers nos chutes et nos blessures, nous ne cessons de renaître à la vie nouvelle, à la Résurrection. « *Jésus est le Maître de l'impossible* » comme disait Charles de Foucauld.

I – LA DÉCOUVERTE DE SOI ET DE SA DESTINÉE

Le jour se lève

Ce samedi-là il était déjà tard, sans doute plus de minuit, lorsque je revins chez moi. En sortant de la station de métro Passy, je descendis les escaliers menant au quai de la Seine mais, arrivé en bas, au lieu de tourner à droite pour longer les quais qui conduisent à l'immeuble où je logeais, je continuai tout droit sur le pont qui traverse la Seine. Je connaissais bien l'endroit, car j'y habitais depuis un an. Au-dessus de ce pont il y en a un second, plus étroit, sur lequel passe une ligne de métro aérien. À cette heure tardive les métros se font plus rares.

C'était le début du printemps 1952 et il faisait déjà doux à Paris. Bien que ce fût agréable, je n'avais pas le cœur à la joie. Depuis de longs mois, je vivais dans un sentiment de solitude, de fatigue, sans doute à l'origine d'une sorte de névralgie du côté droit du visage qui me faisait souvent souffrir et dont les médecins ne s'expliquaient pas la cause.

À 23 ans j'étais comme seul, sans vie de famille, bien que ma mère habitât à Paris et que nous tâchions de nous rencontrer à peu près une fois par semaine. Parfois, le samedi midi, j'allais l'attendre à son travail et, pendant la pause dont elle disposait, nous déjeunions dans un petit restaurant du quartier Montmartre où elle travaillait. Nous nous aimions certes beaucoup et parlions volontiers ensemble, mais chacun de nous traînait ses blessures et une remarque maladroite de l'un ou de l'autre pouvait les raviver et assombrir ainsi plus ou moins la rencontre. J'avais aussi un peu de famille à Paris, oncles, tantes et leurs enfants. Ils m'accueillaient gentiment quand j'allais les voir, mais eux-mêmes avaient leur vie et je n'en sentais que davantage la difficulté de ma situation.

À part le temps passé au travail et deux vagues copains que je voyais de temps en temps, j'étais le plus souvent seul. J'allais régulièrement au cinéma et aimais beaucoup danser. Je pouvais danser jusque tard dans la nuit et n'en étais que plus fatigué le lendemain matin. Je marchais aussi volontiers seul dans Paris, sans but précis. Ce que je faisais justement, ce soir-là, sur le pont de Bir Hakeim.

Longeant la balustrade du pont, je regardai la masse sombre et impressionnante d'eau qui s'écoulait avec force et dans laquelle se reflétaient les nombreux réverbères disposés le long du pont et des quais. À un moment donné, tournant le dos à la Tour Eiffel toute proche, imposante et illuminée, je m'arrêtai et me penchai au-dessus de l'un de ces énormes piliers qui soutiennent les ponts. À cet endroit l'eau, qui s'est scindée pour contourner les piliers, reprend son cours en provoquant de puissants remous. Je me souviens de m'être penché un peu plus pour mieux voir, en pensant : si quelque chose tombe dans ces remous, il disparaît immédiatement. Je continuai de fixer cela et en éprouvai un vertige intérieur, il en faudrait peu pour me pencher un peu plus et... y tomber. C'eût été la fin de bien des difficultés qui me collaient à la peau.

Soudain, un vacarme assourdissant au-dessus de moi me fit brusquement sursauter. Ce n'était qu'un métro, sans doute le dernier de cette nuit. Sur l'eau sombre de la Seine, je pouvais voir les fenêtres éclairées des wagons qui s'y reflétaient, des têtes s'y dessinaient nettement. Je restai penché sur l'eau, mais mes pensées s'étaient comme dissipées dans les remous. Lorsque le calme fut revenu, je me redressai et rentrai chez moi.

Je demeurais dans un immeuble bourgeois du 16^e arr., mais au 8^e étage, celui des chambres de bonnes. Comme les « petites bonnes » avaient été remplacées par des femmes de ménage qui habitaient ailleurs, les chambres de bonnes étaient louées. On accédait, par une petite porte d'entrée donnant sur la cour, à l'ascenseur « des gens du 8^e étage ». L'eau et les toilettes étaient en commun dans le couloir. Mais j'avais une petite terrasse avec vue sur la Seine et Paris jusqu'à la Basilique aux coupoles blanches du Sacré-Cœur de Montmartre.

Le lendemain matin très tôt, je fus brusquement réveillé par des coups secs et répétés frappés à ma porte. Qui était-ce ? Je recevais si peu et jamais à cette heure-là. C'était ma mère, très émue et comme bouleversée : *« Ah ! Tu es là, mais c'était bien toi, n'est-ce pas, que j'ai vu hier soir sur le pont, penché sur l'eau ? J'étais dans le métro, je t'ai reconnu et ça m'a frappée. Toute la nuit j'y ai pensé, j'ai eu si peur. Tu vas bien ? Excuse-moi, je vais à mon travail et j'ai fait un détour, je ne pouvais pas attendre... Viens me voir, on parlera, je dois me dépêcher »*.

Cette coïncidence me frappa et me rappela une rencontre qui avait eu lieu quelques semaines auparavant. J'étais allé voir ma mère, sans doute un lundi soir, car elle était libre les dimanches après-midi et les lundis. Elle habitait le 14^e arr., du côté de Montparnasse. Par distraction j'étais sorti à la station de métro suivant celle où j'aurais dû descendre. En revenant en arrière, je passai devant une église construite en briques, à l'aspect très simple, et j'y entrai. Elle était presque vide et je remarquai un prêtre dans le confessionnal. Après un instant d'hésitation, j'entrai dans ce confessionnal.

Au prêtre, que je distinguais mal dans la pénombre et à travers la grille, je dis que je ne venais pas pour me confesser, mais parce que j'éprouvais le besoin de dire à quelqu'un mon mal de vivre, mes blessures, mes fautes aussi... Je parlais et sentais que le prêtre m'écoutait attentivement. Il me dit ensuite quelques mots d'encouragement et m'invita, pour m'aider moi-même, à m'intéresser à d'autres personnes vivant des difficultés, à m'engager à les aider dans la mesure de mes possibilités. Paris compte à la fois beaucoup de nécessiteux, de personnes qui souffrent d'une façon ou d'une autre, mais aussi des personnes qui leur apportent un soutien. Et, comme je me relevai, il sortit aussi du confessionnal et je vis alors qu'il était jeune, petit et semblait fragile. En souriant il me dit en me tendant sa carte de visite : « *Si un jour vous désirez parler, je vous donne mon adresse, ce sera plus simple...* ». Je ne l'ai jamais revu, mais je n'ai jamais oublié son conseil qui semblait s'imposer maintenant avec plus de force.

La Conférence de Saint-Vincent de Paul

Ne sachant pas à qui m'adresser, j'entrai un jour dans la sacristie de l'église de mon quartier, Notre-Dame d'Auteuil. Je demandai à la première personne rencontrée si elle connaissait un organisme venant en aide à des personnes en difficulté, ajoutant que je pourrais avoir un peu de temps libre à leur consacrer. Elle me conseilla de me présenter le mercredi à 19 heures à l'adresse qu'elle m'indiquait.

C'est ainsi que je devins membre de la « Conférence Saint-Vincent de Paul ». Tous les mercredis soir je participais à une

réunion, avec une bonne quinzaine de jeunes gens. Un jeune prêtre, l'abbé Philippe, animait le groupe. Le but était de venir en aide à des familles très pauvres, mais aussi d'éveiller et de stimuler la générosité de ces jeunes. J'ai ainsi été orienté vers une famille du 15^e arr., de l'autre côté de la Seine, alors bien plus pauvre que le 16^e.

Effectivement, il s'agissait d'une famille très pauvre à bien des points de vue. Le père était alcoolique, la mère paraissait de santé fragile et avait visiblement du mal à assumer la cuisine et le ménage, les enfants étaient livrés à eux-mêmes. La famille m'acceptait volontiers et acceptait aussi très volontiers les « bons » de viande, de charbon, etc. que je leur donnais, et qu'ils devaient simplement remettre à certains commerçants pour payer leurs achats. Avec ces bons, les commerçants se faisaient ensuite régler par la Conférence Saint-Vincent de Paul. Au début, cette histoire de bons m'avait gêné mais, voyant que les bénéficiaires ne l'étaient pas du tout, je m'y suis habitué.

Autre chose aussi me troublait, c'était le style « bon chic, bon genre » de ces garçons et leur façon, parfois un peu légère, de parler de « leurs pauvres ». Je sentais chez certains un ton de condescendance, et parfois même d'ironie, qui me dérangeait. J'avais remarqué un jeune homme me paraissant très sérieux, il s'exprimait peu, mais avec discrétion et respect des personnes avec lesquelles il était en lien. C'était Marc V. Nous avons encore très peu échangé lorsqu'un soir, à la fin de la réunion, il me dit que, devant s'absenter pour deux semaines, il me demandait si je pourrais aller voir de temps en temps une dame âgée, en mauvaise santé, qu'il visitait. J'ai volontiers accepté.

Il s'agissait d'une concierge habitant seule au fond d'une cour qui ne voyait jamais le soleil et où elle avait peut-être attrapé sa maladie pulmonaire. Elle m'a accueilli et accepté avec joie et je me sentais bien avec elle. Au cours de mes visites, en jouant tous les deux au domino, elle me parlait beaucoup de Marc. J'appris ainsi qu'il payait son gaz et assumait bien d'autres dépenses, qu'il l'emmenait parfois en voiture au Bois de Boulogne pour qu'elle respire un peu d'air frais. De cela, Marc ne soufflait mot lors des réunions et en supportait donc personnellement les frais.

À son retour, je l'ai parfois accompagné chez cette dame et dans les promenades au Bois de Boulogne. Il avait trois ans de

plus que moi et était ingénieur. J'appris aussi qu'il s'était converti quelques années auparavant. Nous nous sommes liés d'amitié et sortions souvent ensemble. Marc avait vite compris comment je vivais et moi je découvrais combien sa foi profonde animait sa vie. J'avais maintenant un véritable ami, une sorte de frère aîné qui, j'en étais sûr, désirait mon vrai bien. Avec lui je m'ouvrais à un tout autre milieu, nous nous retrouvions parfois avec d'autres jeunes de notre groupe Saint-Vincent de Paul.

Un jour, Marc me dit : « *Dans une quinzaine de jours, pour les trois jours de Pentecôte, j'irai à Chartres avec le pèlerinage des étudiants, beaucoup de jeunes des Conférences y participent. Si tu le veux tu peux venir, nous irons ensemble. Il y a des garçons et des filles, on marche en groupes dans la journée, la nuit on dort dans des fermes. Il suffit d'avoir un sac à dos avec une couverture pour la nuit, quelques casse-croûtes, c'est mieux aussi d'avoir des chaussures de marche et des pantalons courts (shorts)* ». Pourquoi pas ? Mais j'hésitais car je n'étais pas étudiant, j'étais souvent fatigué et avais parfois mes névralgies... Après avoir pris conseil auprès d'un docteur que je connaissais, celui-ci m'encouragea à m'inscrire et je décidai d'y participer.

Sur la route de Chartres

Le samedi matin, veille de Pentecôte, à l'heure indiquée, une grande foule de jeunes s'est rassemblée devant la gare. Chacun pouvait reconnaître le numéro de son groupe grâce à des pancartes. J'ai vite retrouvé Marc et la plupart des jeunes de nos réunions des mercredis soir. Puis nous avons pris place dans l'un des trains réservés pour le pèlerinage. Ce train nous a conduits en dehors de l'agglomération parisienne et s'est arrêté en pleine campagne, à proximité d'une route. Nous sommes descendus et c'est là que le pèlerinage commençait. Les groupes, appelés « chapitres », se sont formés en ordre de marche, par rangs de cinq personnes, les filles à l'avant, les garçons à l'arrière. Notre chapitre comprenait une centaine de personnes. On voyait que la plupart des étudiants étaient des habitués. Pour moi tout était nouveau. Mais, à côté de Marc, je me suis vite adapté.

Le temps de marche était divisé en trois parties, se succédant et reprenant dans l'ordre. D'abord, pendant un certain temps,

nous chantions la prière du « Je vous salue Marie ». Les filles commençaient toujours : « *Je vous salue Marie, pleine de grâce...* », les garçons répondaient : « *Sainte Marie Mère de Dieu...* ». Puis un temps de marche en silence. Enfin un temps d'échanges, toujours en marchant, sur un sujet prévu. Cette année c'était la prière du « Notre Père ». Cela tombait bien car je le connaissais et, comme je n'ai jamais été gêné pour parler, je participais activement aux échanges. C'était aussi les mêmes cinq personnes qui marchaient et échangeaient ensemble.

En fin d'après-midi, il y eut une halte dans une clairière pour se restaurer. Bon temps de repos et de réunion par petits groupes. Puis, tous debout, le chant des psaumes. J'appris que c'étaient « les complies ». Le soir, arrêt dans des fermes de villages pour y passer la nuit dans les granges à foin.

Le dimanche matin, solennité de la Pentecôte, à nouveau le chant des psaumes entrecoupés de prières. Puis, après un petit déjeuner plutôt simplifié, nous avons repris la route au même rythme que la veille. Le temps était très beau ! Cet échange sur le Pater m'intéressait vraiment beaucoup et j'aimais aussi chanter. J'étais déjà rôdé et me sentais heureux, même pas étonné d'être heureux et en forme.

Dans le courant de l'après-midi, après un bon temps de silence, la vue sur la campagne s'est tout à fait dégagée sur la gauche, nous offrant un panorama splendide : un immense champ de blé aux épis déjà hauts se balançant sous l'effet d'une brise légère, ils avaient la belle teinte dorée du blé presque mûr. Le ciel était d'un bleu intense et, au loin, s'élançaient les deux flèches de la cathédrale de Chartres.

Tous ont alors ralenti le pas et se sont même arrêtés, je pensais pour contempler le panorama, ils ont alors entonné le « *Salve Regina* ». Je ne connaissais pas ce chant et ne comprenais pas le latin ! Mais j'étais tout entier saisi. Laisant le groupe continuer sa marche, je montai sur le talus, à hauteur du champ de blé, et fixai les flèches. Je compris que ce chant était une salutation à la Vierge Marie vers laquelle nous allions là-bas, en cette cathédrale. Un état d'émotion, jamais ressenti comme cela, m'enveloppait. Un autre chapitre arriva, il chantait aussi derrière moi, puis un autre et un autre. J'entendais, sans écouter spécialement, mais ce chant me pénétrait. Ému, séduit, ravi, je

regardais et m'abandonnais à ce qui s'offrait à moi et m'emplissait de paix, de bonheur et d'amour. Une réalité vivante et lumineuse m'habitait : « Dieu est avec moi, Il est en moi, Il est Amour, je crois, je l'aime, je suis heureux, je veux vivre avec Lui ! ».

J'ai dû ensuite courir pour rattraper mon chapitre et reprendre ma place. « Notre Père » ! Dieu est notre Père. Je suis aimé, pardonné, heureux, guéri du mal qui m'habitait. Jésus est en moi, c'est un cadeau de Marie, la Vierge, la toute pure, qui m'a conduit et me protège, me protégera toujours. J'avançais sans fatigue, la joie m'emplissait le cœur et me portait.

L'entrée dans la cathédrale fut impressionnante. On nous orienta vers un grand espace, à l'arrière de l'autel. Au début de la messe, tout mon être s'est uni à un chant grandiose, puissant, qui emplissait les voûtes, chanté par plus de dix mille jeunes. Bien que ne comprenant rien, je savais que c'était un appel à l'Esprit Saint. Plus tard j'appris que c'était le « Veni Creator Spiritus » que je continue de prier et d'aimer.

Le soir, en sortant de la cathédrale, nous avons laissé nos sacs à dos contre un mur, et en groupes, nous tenant par la main, nous avons spontanément chanté et dansé des farandoles dans les rues de la ville. J'avais des ampoules aux pieds, comme beaucoup d'autres jeunes sûrement, mais cela était sans importance. J'étais extraordinairement heureux, comme je ne l'avais jamais été, n'ayant même jamais pensé que ce fut possible. C'était la fête de Pentecôte 1952 ! Dans la nuit des trains nous ont ramenés à Paris.

Je pris la décision de changer de vie, de vivre avec Dieu qui m'a converti à Lui. Mais était-ce une conversion ? Peut-être avais-je gardé un peu la foi ? Je ne m'étais jamais posé la question, je menais ma vie comme je pouvais, ou plutôt je traînais ma vie, loin de Dieu. Alors que maintenant la foi en Dieu, en ses mystères, illuminait ma vie et lui donnait son sens. Mais je comprenais aussi que le don de la foi exige d'en vivre, d'y veiller, de se reprendre souvent pour se donner à nouveau à Dieu, s'abandonner à Lui. C'est un effort et cela devient un besoin de toute la vie, jusqu'à la fin, jusqu'à la Rencontre.

Il était prévu pour notre groupe une messe d'action de grâce, dont la date était fixée à une quinzaine de jours après le

pèlerinage. Bien sûr, je désirais y participer et m'y préparais sérieusement. Après avoir acheté une bible et un missel, chose pas si simple j'allai me confesser. La messe eut lieu en fin d'après-midi dans une chapelle de la paroisse. L'assistance était nombreuse et je pris place vers le milieu de la chapelle, près de l'allée centrale, car j'avais bien l'intention d'aller communier.

L'abbé Philippe célébrait en latin et tournait le dos à l'assistance. Donc je ne comprenais rien, difficile de s'orienter. Nous étions à genoux, recueillis. À un moment donné le prêtre s'est retourné, a ouvert les bras en disant quelque chose. J'ai pensé qu'il invitait à aller recevoir la communion. Personne ne se déplaça, j'étais très étonné car tous ces jeunes m'avaient semblé très pratiquants. De quoi s'agissait-il ? Si Marc avait été à côté de moi, j'aurais pu le lui demander, pourtant je voulais communier. N'y tenant plus, je me suis levé et suis allé m'agenouiller devant la table de communion. Personne ne bougeait, ni le prêtre qui continuait à célébrer ni l'assistance. Le temps passait. Que faire ? Retourner à ma place ? Sûrement pas, d'abord j'aurais honte, ensuite j'étais tout de même venu pour communier. Enfin, après un certain temps qui m'a semblé très long, le prêtre s'est encore retourné, a dit quelque chose et il y eut le bruit d'une troupe qui s'approche et se met à genoux autour de moi. J'ai communié et suis retourné à ma place.

Une rencontre était prévue après la messe mais, plutôt honteux, j'ai préféré m'éclipser et, le cœur en fête tout de même, je suis retourné chez moi. Arrivé au 8^e étage, j'ai rencontré dans le couloir Nicole, une jeune voisine qui logeait dans l'une des petites chambres. Elle était gentille, très libre de comportement. J'avais été plusieurs fois chez elle et nous étions parfois sortis ensemble. Elle me dit : *« Ah ! C'est toi ! Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vu. Tu viens chez moi ? J'ai quelque chose à boire »*. J'étais encore sous l'impression de ce que je venais de vivre et je lui répondis : *« Non merci, tu sais maintenant je suis chrétien et je veux vivre en chrétien, chaste ! »*. Elle a fait des yeux ronds et, me fixant avec un regard soupçonneux, elle me dit : *« Mais, tu es malade ? »* Et chacun est rentré dans sa chambre, étonné moi aussi par mon nouveau vocabulaire.

Ça commence mal

Lorsque mes parents ont voulu se marier, ma grand-mère maternelle s'y est d'abord opposée. Mais, mes parents ayant alors menacé de « s'enlever », le mariage a bien eu lieu. Mon père, Antonin, âgé de 24 ans, était employé au métro. Originaire du sud de la France, il en avait bien le style et l'accent. Les gens du Midi, venus à Paris pour travailler, y étaient alors un peu considérés comme des émigrés. Ma mère, vendeuse dans un grand magasin, n'avait que 18 ans. Chacun d'eux appartenait à une famille de sept enfants. Ma mère, Adrienne, était la plus jeune et avait huit ans de moins que son dernier frère. Sa mère, qui avait eu des conditions de vie aisées jusqu'à son sixième enfant, dut ensuite faire face à une situation très difficile, son mari ayant été hospitalisé pour le reste de ses jours, en raison d'une maladie incurable de longue durée.

Ma grand-mère, une femme de grande valeur, avait dû quitter la Normandie pour Paris afin d'y monter sa propre affaire et de travailler dur pour élever ses enfants. Quelques années plus tard, attendant un septième enfant, la question de la paternité se posa. Tous les enfants aimaient beaucoup leur mère et les aînés pensaient bien connaître le père, qui n'était pas le mari hospitalisé, régulièrement visité par leur mère.

Cette situation de famille eut de lourdes conséquences pour ma mère, d'abord élevée chez une nourrice, puis en pension chez des religieuses sévères, disait-elle. Venue habiter avec sa mère de façon stable à l'âge de quinze ans, elle a toujours souffert de ce « secret de famille », qui la concernait plus particulièrement, et dont on parlait à voix basse. Aussi, bien qu'aimant beaucoup sa mère, elle avait hâte d'être indépendante. Pour compléter le tableau, il faut peut-être ajouter que, si la famille ne s'intéressait vraiment pas à la foi et à la religion, elle était passionnée de musique et de théâtre. L'une des sœurs aînées de ma mère, chanteuse d'opérettes, tenait les têtes d'affiches, une autre s'était orientée vers la danse espagnole.

Mon père, au contraire, était issu d'une famille très croyante de paysans des montagnes du sud-est des Cévennes, où le climat, comme tout le panorama, est très beau mais aussi très rude. En raison des rochers et de la pente abrupte des montagnes, tout

travail agricole se fait à la main, et toute charge doit être transportée à dos d'homme, toute la famille devait donc travailler dur. Dès l'âge de neuf ans, mon père avait été placé comme petit berger dans une famille de la plaine. À quinze ans, les filles étaient placées comme petites bonnes dans les familles bourgeoises d'Avignon. Les habitants de la région ne parlaient pas le français entre eux mais un patois provençal. Le soir, en famille, mon grand-père conduisait la prière et, jusqu'à un âge avancé, il avait été élu maire de la commune. Très peu peuplée et très pauvre, cette commune se composait de petits groupes d'une ou deux maisons d'habitation avec étables, fermes, etc., dispersées dans la montagne. Mon père s'était ainsi formé très tôt au travail : tantôt en famille, ce qui lui permettait d'aller également à l'école, tantôt chez les autres. Avant son service militaire, il était déjà arrivé à Paris pour y travailler et s'y fixer.

Je suis né trois ans après leur mariage. Quelques mois auparavant ma grand-mère, victime d'une attaque, sans doute une hémorragie cérébrale, était restée en partie paralysée, ne pouvant plus parler. Ma mère, très liée à la sienne, quitta son travail pour pouvoir l'assister. Environ trois mois avant ma naissance, pendant que ma mère essayait de l'habiller, ma grand-mère fut frappée d'une nouvelle attaque et décédait dans les bras de sa fille. Est-ce à cause de ce choc qu'à ma naissance j'étais jaune et sans réaction ?

Alors le docteur conseilla à ma mère, si elle avait la foi, de me faire baptiser sans attendre, car il doutait que je puisse vivre. Une infirmière m'a donc baptisé aussitôt « sous condition », on disait ondoyé. Si l'enfant survivait, il devait être baptisé normalement plus tard. Ma mère fit alors un vœu à la sainte Vierge, lui promettant que, si je survivais, je serais habillé en bleu et blanc (les couleurs des vêtements de la Mère de Dieu lors de ses apparitions à Lourdes). C'est pourquoi j'ai été longtemps habillé en bleu et blanc.

Mes parents m'ont raconté que, dans leur petit appartement, la situation avec moi restait bien difficile. J'étais très anémié, ne supportais pas le lait, etc. Environ cinq mois plus tard, le médecin traitant suggéra : « *Il lui faudrait de l'air pur et du lait de chèvres* ». Où trouver cela ? Mais dans les montagnes d'origine de mon père bien sûr ! Sans attendre, mon père

m'emmena chez lui par un long voyage en train, et je me retrouvai en nourrice, à quelques kilomètres de mon grand-père, dans des montagnes où il n'y a pas de vaches, mais des chèvres et des moutons qui s'y trouvent très bien.

C'est là, un an plus tard, que j'ai été baptisé dans la très belle petite église romane du XII^e siècle, située dans la montagne de Lafigère, un peu au-dessus de la maison de mon grand-père, lequel était mon parrain. J'ai reçu ainsi de façon plus officielle le prénom de Maurice-Marie, mes deux grand-mères s'appelant Maria et Marie. Mais je suis heureux d'y voir aussi, et surtout, comme un lien avec la Mère de Dieu.

Vers l'âge de deux ans et demi, mon père me ramena à Paris. Mais, quelques mois plus tard, répétant que tout était bien mieux chez lui dans le Midi, et ma mère s'y trouvant aussi très à l'aise, nous sommes repartis tous les trois pour vivre là-bas.

Mes parents ont alors repris un commerce de légumes et de fruits à Lablachère, village situé dans une vallée, à une quinzaine de kilomètres de celui de mon grand-père. Mon père avait une camionnette et, trois fois par semaine, mes parents allaient vendre sur des marchés de plein air en divers endroits de la région. Les autres jours, mon père visitait les paysans et leur achetait en gros fruits et légumes. Ma mère restait sur place et vendait à la boutique. Elle parlait avec l'accent parisien, mais s'était très bien adaptée et comptait beaucoup d'amis. Lorsqu'elle racontait quelque chose, son don d'imitation faisait rire. Tout allait bien. Par rapport à Paris, c'était le calme, le bon air et la liberté.

À six ans, je suis entré à l'école libre. Mes parents ne pratiquaient pas, mais l'école libre leur semblait plus sérieuse. Proche de chez nous, je pouvais y aller seul, de plus les enseignants étaient un couple âgé et très bon. Avec mes camarades d'école nous regardions les élèves de l'école laïque d'un œil peu fraternel.

En période de congés, je pouvais accompagner mes parents sur les marchés. Au retour, nous en profitions parfois pour monter en voiture dans la montagne où habitaient mon grand-père et mes tantes, sur une route étroite et dangereuse, faite de virages successifs où les rochers gênaient considérablement la visibilité, ce qui exigeait une très grande prudence. Mais mon

père était là chez lui et conduisait très bien. Nous étions heureux de ces rencontres familiales. Ma mère aimait beaucoup la famille de mon père et se plaisait dans la région où nous habitions. Comme elle ne comprenait pas du tout le patois, la famille essayait de parler en français. Les années passaient paisibles et heureuses.

De temps en temps, j'étais fatigué, affaibli, je ne grandissais pas assez et restais fragile. Le médecin prescrivait des fortifiants et disait qu'il serait bon que j'attrape des maladies d'enfants. Aussi, lorsque ma mère apprenait que tel enfant avait la rougeole, les oreillons ou autres, elle insistait pour que j'aie embrasser la « gentille petite fille » qui semblait sinistre avec son visage enflé et plein de boutons. Je n'ai eu, hélas, aucune de ces maladies d'enfants !

Les anges et Notre-Dame de Bon Secours

Étant à l'école libre, je devais assister à la messe le dimanche matin. J'ai reçu un enseignement religieux - dont je me souviens peu - puis j'ai fait ma communion dite privée, à l'âge de sept ans, la communion solennelle étant alors plus tard. J'aimais cette atmosphère d'église avec ses cérémonies et ses statues en plâtre coloré. L'église, située en dehors du village, était en haut d'un monticule, avec le cimetière à côté. Sur les tombes des enfants, il y avait souvent des couronnes de fleurs artificielles blanches et surtout des petits anges en une sorte de porcelaine. J'aimais tellement ces anges que j'en prenais (volais serait plus juste) pour les rapporter chez moi. Bien sûr, je les cachais et les sortais lorsque j'étais seul ; j'en avais une petite collection, j'aimais les regarder et passer du temps avec eux. C'était un peu mon trésor. Mais un jour, par hasard, mon père l'a découvert et ça s'est très mal passé pour moi. J'ai dû aller demander pardon à Monsieur le Curé et pour mes parents cette histoire est restée comme « une de mes bêtises ».

Dans un hameau, à un ou deux kilomètres de chez nous, un important sanctuaire à la Vierge, Notre-Dame de Bon Secours, accueillait des pèlerinages de toute la région. Je l'avais découvert très tôt, au cours de mes escapades, j'aimais déjà marcher seul, à l'aventure, et j'y retournais souvent. Parfois, dans cette basilique,

il y avait beaucoup de fleurs avec des cierges allumés, et comme un petit soleil qui brillait au milieu. J'aimais bien regarder « cela » et y restais un moment. Mais je m'amusais aussi beaucoup avec mes camarades voisins.

Je pense que nous étions une famille simple et heureuse, même s'il y avait des moments de plus en plus difficiles entre mes parents. Mon père était souvent absent dans la journée, il partait en voiture pour acheter ou vendre, au cours de ce qu'il appelait ses « tournées ». Il s'arrêtait volontiers, en fin d'après-midi, dans un café-bistro pour jouer aux cartes avec d'autres en buvant quelque chose. De temps en temps, on présentait un film dans l'un de ces cafés-bistros et parfois mes parents m'y emmenaient, c'est ainsi que j'ai pu voir *L'Appel du silence*, la vie de Charles de Foucauld, qui m'a fait une grande impression et dont je me suis toujours souvenu. Mon père était bel homme, plaisantait beaucoup, également avec les dames et, je l'ai assez vite remarqué, leur plaisait. Ma mère lui faisait parfois des reproches et cela tournait en dispute. J'allais volontiers chez Jeannot, un camarade de mon âge. Quelquefois je rencontrais sa mère, mais rarement son père qui travaillait sur les chantiers. De temps à autre, il me disait : « *Ton père est venu voir ma mère* ». Le prénom de sa mère revenait dans les reproches de ma mère et, avec le temps, je sentais et voyais que la situation se détériorait.

Après quatre années à l'école libre, mes parents m'ont mis dans un collège tenu par des Frères, situé à environ une quinzaine de kilomètres de chez nous. Je devais y aller en autobus avec d'autres enfants et y rester toute la journée. Cette fois-ci c'était plus sérieux et ça me plaisait beaucoup. Hélas, aux congés de Noël, je suis tombé malade. Comme d'habitude, le médecin ne trouvait rien, sinon une grande fatigue et je devais rester quelques jours allongé. C'est alors que mes parents m'ont appris que je quitterais le collège, car nous allions retourner vivre à Paris. Ma mère et moi partirions d'abord, mon père nous rejoindrait quelques jours plus tard, après avoir vendu la voiture et tout réglé. Comme j'avais été malade nous devions, ma mère et moi, en profiter pour nous promener et visiter la famille.

Le jour du départ, mon père nous a conduits en voiture à la gare, située à une vingtaine de kilomètres. Il semblait très ému et, en attendant le train, s'est mis à pleurer. Je n'avais jamais vu

pleurer mon père. Ma mère le consolait et lui disait : « *Mais ne t'en fais pas, ce n'est qu'une question de quelques jours, nous serons vite à nouveau ensemble* » et nous sommes partis.

La déchirure

Je découvrais Paris, immense, bruyant, la famille de ma mère, si différente de celle du sud. Nous habitons dans la famille d'un frère de ma mère qui avait un petit appartement. Tout me semblait agité et compliqué, de grandes maisons très hautes, serrées les unes contre les autres. Les jours passaient, ma mère s'étonnait de ne pas avoir de nouvelles de mon père et s'inquiétait de ne pas le voir arriver. « *Mais pourquoi ?* », répétait-elle. N'y tenant plus, elle téléphona au Maire de notre village. Celui-ci lui apprit que, peu après notre départ, des voisins avaient vu mon père charger sa voiture et partir avec Yvonne et son fils Jeannot. C'est tout ce qu'il pouvait dire. Mais pour ma mère c'était clair, mon père l'avait, nous avait abandonnés. Pendant quelques jours elle ne fit que pleurer et resta à la maison. Cela fut peut-être la cause de l'infection des sinus qui nécessita une intervention chirurgicale.

Ma mère s'est mise courageusement à chercher du travail et une école pour moi. Elle avait déjà loué une chambre meublée, toute proche de son frère, située au-dessus d'une boîte de nuit, qui s'appelait « le Ciel et l'Enfer » ; la fenêtre de notre chambre donnait sur l'avenue de Clichy, très bruyante et animée la nuit. Nous étions déjà à la mi-janvier 1939, mais j'ai pu être accepté dans une école libre à Montmartre. Puis ma mère a commencé à travailler dans un grand magasin.

Tout cela représentait un changement de vie radical pour nous, pour moi particulièrement, car tout était tellement nouveau. Mais je me suis vite adapté, même à l'école où, lorsque je lisais à haute voix ou répondais aux questions, les enfants riaient en entendant mon accent. Avec mes camarades je pouvais aussi jouer sur le terre-plein central de l'avenue en attendant que ma mère revienne du travail. Les voitures circulaient des deux côtés de la rue, les trottoirs étaient encombrés de gens, de touristes ; parmi les commerces on comptait surtout des cafés-restaurants, des boîtes de nuit et cabarets.

Mon oncle et ma tante, qui tenaient le kiosque à journaux de la place Pigalle toute proche, veillaient sur moi. Ils étaient très bons et j'étais souvent avec eux. Le jeudi, comme je n'allais pas à l'école, mon oncle m'emmenait pour « *faire prendre l'air au gamin* », disait-il à sa femme. Parfois nous allions en taxi aux champs de courses. Je n'aimais pas ça du tout, car mon oncle en profitait pour jouer de l'argent. Il y avait foule, des groupes de gens excités, discutant entre eux et se précipitant ensuite pour faire enregistrer leur choix juste avant la course. Quand les chevaux couraient et passaient en trombe devant nous, je ne voyais rien car j'étais toujours derrière les adultes. Mon oncle était très pris, comme les autres, et moi je m'ennuyais en attendant la fin des courses. D'autres fois, et je préférais beaucoup cela, nous allions à pied, en haut de la colline de Montmartre, à la Basilique du Sacré-Cœur dont les belles et grandes coupoles blanches se dégagent sur le ciel de Paris. Il y avait beaucoup d'escaliers à monter, un beau jardin et une vue superbe sur Paris. Mon oncle n'entrait pas dans la Basilique. Par contre, au retour, il entrait dans un bistrot pour boire un petit verre de vin blanc. Telles étaient nos sorties !

J'avais plusieurs oncles et tantes dans l'agglomération parisienne, du côté maternel comme du côté paternel, et le dimanche après-midi, ma mère et moi allions souvent les voir. Une sœur de mon père était aussi venue à Paris pour y travailler, elle avait à peu près l'âge de ma mère et toutes deux s'aimaient beaucoup. Cette tante, Victoria, reçut un jour une courte lettre de mon père avec un peu d'argent pour nous. Elle a montré cette lettre à ma mère, mais sans l'enveloppe qui portait le cachet de la poste, car mon père lui avait interdit de dire où il était. Ma mère la suppliait de lui montrer cette enveloppe en lui disant : « *Je le connais, je sais que s'il nous voyait, Maurice et moi, il nous reviendrait* ».

Tout cela était très difficile. Ma mère pleurait et me reprochait de ne rien exprimer ni manifester, ce qui aurait pu émouvoir et faire céder ma tante. Effectivement, je ne disais rien par rapport à cette situation, je ne demandais rien et n'en parlais pas. Tout était comme bloqué à l'intérieur, mes oncles et tantes en me voyant disaient souvent : « *Pauvre petit, il n'a pas de chance, il a mauvaise mine* ».

Les grandes vacances arrivant, j'allais les passer dans la famille d'un autre frère de ma mère, qui avait des enfants de mon âge et habitait à côté d'un grand et beau parc où l'on pouvait passer la journée. Ma mère venait nous voir le dimanche. Au cours des conversations, on entendait de plus en plus parler des risques de guerre. Déjà la famille faisait des projets pour emmener les enfants vivre à la campagne. Puis un jour, nous avons dû faire la queue pour recevoir et essayer un masque à gaz.

La guerre et ses conséquences

Début septembre 1939, déclaration de guerre. Très peu de temps après, ma mère apprenait la fermeture du magasin dans lequel elle travaillait, ainsi que de l'immeuble où nous habitions. Ça devenait très sérieux ! Ma mère décida alors que nous retournerions tous les deux dans le sud de la France, mais à Nîmes où vivait une autre sœur de mon père, toujours très bonne pour nous elle pourrait sans doute nous aider. Et nous voilà partis avec les bagages et les masques à gaz en bandoulière, dans de vieux wagons circulant sur des voies secondaires car, comme on le disait : « *Maintenant, tout est pour l'armée* ».

À Nîmes, la tante Maria et son mari Gustave tenaient un bar-café. Leur appartement, à l'arrière, était petit et ils avaient aussi deux enfants, Guy et Solange, un peu plus jeunes que moi et que j'aimais beaucoup. Cela ne pouvait donc être que provisoire. Ma mère devrait au plus tôt chercher du travail, un logement. Et moi ? Les adultes y réfléchissaient : le mieux ne serait-il pas qu'il retourne chez son grand-père ? Justement, l'aînée des sœurs de mon père, célibataire et très pieuse, devait arriver d'Avignon pour aller vivre avec son père, on pourrait en parler ensemble. Et je suis reparti avec la tante Louise. L'arrangement me convenait tout à fait et je préférais ça à la vie parisienne.

À Lafigère, chez mon grand-père, il y avait une toute petite école de six élèves, dont au moins deux étaient là du fait de la guerre. Je retrouvais mon grand-père, le calme, les rochers et les chèvres, que je devais garder à mes moments libres. C'était la grande simplicité et même la pauvreté. Il n'y avait ni l'électricité ni l'eau courante, il fallait marcher pendant une dizaine de minutes pour la puiser à une petite cascade provenant d'une